





## LE FIL DE SOIE

Le fil de soie, c'est le lien ténu mais indestructible qui relie Odile, créatrice célèbre de la haute couture parisienne, à son enfance provinciale, pauvre et sauvage. Le fil de soie, c'est encore ce qui tient ensemble les morceaux épars de la vie d'Odon, taillée en pièces par les aléas de l'Histoire et vouée aux incertitudes. Le fil de soie, c'est surtout l'image de la passion qui va nouer les existences de la star de la mode et de son jeune amant: brillante, légère, impalpable et à l'épreuve du temps.

De ces fils, Odile et Odon vont tisser un cocon secret. Un pour deux. A l'insu du monde, ils vont s'y enfermer et laisser les années accomplir la mue, opérer la métamorphose. Le jeune Odon va peu à peu s'identifier à Odile, et dans cette osmose, transformer sa silhouette, son allure et jusqu'à sa voix, au point que bientôt on ne les distinguera plus l'un de l'autre.

*Michèle Gazier est née à Béziers. Elle est critique littéraire à Télérama. Elle a traduit et fait connaître en France des écrivains espagnols, dont Manuel Vázquez Montalbán et Juan Marsé. Elle est l'auteur de plusieurs livres de fiction, dont Nativités (Seuil, 1995), Un cercle de famille (Seuil, 1996) et Le Merle bleu (Seuil, 1999).*

DU MÊME AUTEUR

Romanciers du XX<sup>e</sup> siècle

*en collaboration avec Pierre Lepape  
Marabout, 1990*

Romanciers du XIX<sup>e</sup> siècle

*en collaboration avec Pierre Lepape  
Marabout, 1991*

En sortant de l'école

*Julliard, 1992  
et «Points», n° P594*

Histoires d'une femme sans histoire

*Julliard, 1993  
et «Points», n° P673*

Nativités

*Seuil, 1995  
et «Points», n° P211*

Un cercle de famille

*Seuil, 1996  
et «Points», n° P447*

Sorcières ordinaires

*Calmann-Lévy, 1998  
et «Folio», n° 3198*

L'Été du secret

*Seuil/Jeunesse, 1999*

Les Vitrines Hermès:  
contes nomades de Leïla Menchari

*Imprimerie nationale, 1999*

Le Merle bleu

*Seuil, 1999  
et «Points», n° P786*

Michèle Gazier

LE FIL  
DE SOIE

R O M A N

*Éditions du Seuil*

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-02-119913-0  
(ISBN 2-02-050091-4, 1<sup>re</sup> publication)

© Éditions du Seuil, septembre 2001

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Ce livre appartient à Pierre.  
Simone, Marcelle, Rose et Leila en ont, sans le savoir,  
accompagné l'écriture.*



Suivre ton bras toucher ta bouche  
Être toi par où je te touche  
Et tout le reste est des idées.

LOUIS ARAGON, *Le Fou d'Elsa*.



## Prologue

La maison disparaît sous la vigne vierge et le lierre qui s'en disputent les façades. Bientôt, de la route, on ne verra plus qu'une masse de verdure à peine plus sombre et compacte que la végétation qui la cerne. Ici, dans cette vallée humide qu'a creusée la Juine, la nature devient vite folle. Privilège de la nature sur l'homme : lorsqu'elle devient incontrôlable, on dit qu'elle reprend ses droits.

Le chemin qui conduit à cette bâtisse oubliée qui fut pour tous, à des âges divers, et ce depuis plus de cent ans, le château, est lui aussi envahi de graminées, de pissenlits et d'orties blanches et vertes. Une rhubarbe géante domine le fouillis végétal. Ses grandes feuilles aux nervures d'un rouge sombre sont les derniers vestiges d'un temps révolu. Celui où le Tout-Paris de l'art et de la mode se rendait à bride abattue aux invitations d'Odile qui les lançait avec parcimonie. Car Odile, la chère Odile qui faisait la une des magazines, Odile la coqueluche des gens chic, avait l'âme paysanne et la méfiance chevillée au corps. Elle invitait peu mais bien. Ses amis avaient tous quelque chose à lui apprendre ou à lui apporter. Elle les pillait avec douceur. Ils regagnaient Paris éblouis par la simplicité luxueuse de son accueil et, dans le fond, conscients d'avoir donné plus qu'ils n'avaient reçu. Mais au diable la mesquinerie. Être l'hôte d'Odile était un privilège comparable à celui d'être admis au Jockey Club ou d'être

convié à une partie de chasse à Rambouillet par le président de la République en personne.

Mais entre les années déjà lointaines de sa gloire et celles de sa mort, le château et son jardin – on disait « son parc » – avaient perdu de leur superbe. La propriété d’Odile avait sombré avec elle. Lent naufrage précipité par les deux morts d’Odile survenues à deux ans d’écart. La deuxième semblait définitive. Elle remontait à six ans. Ils avaient été nombreux à suivre le cortège. Non par sympathie, mais parce qu’il fallait être là. Il y avait les Parisiens, ceux qui ne connaissaient d’elle que son image et qui voulaient associer la leur à son histoire, et les gens du cru chez qui avaient circulé un certain nombre de ragots. Les voisins proches qui regardaient souvent du côté du château avaient observé la disparition de la longue silhouette de la vieille étoile défunte, bien avant qu’on ne la déclare morte et qu’on ne l’enterre. Parfois, cependant, à deux ou trois reprises, elle avait reparu tel un fantôme, errant près des cèdres noirs où reposaient les corps des anciens châtelains. Serait-elle morte deux fois?... Toute sa vie, elle avait suscité une infinité de légendes, dorées ou noires selon les époques. Sur la fin, l’ombre et le malaise avaient gagné la partie. On la disait sorcière, prédatrice, maléfique. On la fuyait. Jadis, lorsqu’elle était jeune, belle, créatrice et adulée, la presse unanime lui concédait le titre flamboyant de « fée ». Ce qui la faisait sourire et répondre avec cette fausse candeur dont elle jouait en public :

– Hélas, de la fée, je n’ai que les doigts.

Aujourd’hui, plus personne ne savait vraiment qui était Odile. Les images se bouscuaient, toutes aussi outrées, aussi fausses les unes que les autres. Odile avait réussi sa sortie. Elle était devenue un mystère. Plus tard, dans quinze ou vingt ans, lorsque les jeunes créateurs du moment prendront conscience de l’originalité de ses modèles, de la modernité de son regard, de sa vision si

juste des relations sociales, de son sentiment sur les rapports hommes-femmes, des biographes voudront sûrement reconstituer son itinéraire. Ils plongeront dans les archives des journaux. Ils chercheront les dernières vagues connaissances d'Odile, vieillardes et vieillards qui avaient croisé la route d'une Odile elle-même vieillissante. Ils traqueraient sa correspondance. Puis, bardés de documents, de témoignages, d'informations, ils écriraient sa vie. Ce qu'ils croiraient être sa vie et qui ne serait encore qu'une nouvelle légende.

Il pleut sur la vallée de la Juine. Une pluie fine et fraîche qui fait chanter la rivière et bruire les frondaisons. Le château abandonné s'enfonce dans la nuit, dans l'oubli. Le car du ramassage scolaire dépose quelques enfants sac au dos sur le bord de la route. Ils regagnent en courant leurs maisons dont on devine les silhouettes entre les arbres. Puis le silence retombe. Silence sonore des campagnes, troué de chants d'oiseaux, ponctué de ces bruits que la nature invente et qui bercent le promeneur. Dans le cimetière voisin repose Odile. Juste une pierre grise et rugueuse, peut-être du granit, que la mousse commence à lécher de sa bave verte. Sur la pierre, un nom, Odile Délie, et huit chiffres : 1906-1992. Quelqu'un a raturé maladroitement le 2 pour le transformer en 0. Mais la pluie a presque effacé la peinture noire de la rature. Est-ce la même personne qui a déposé un petit pot de bruyère que le vent a renversé ? La terre grasse bien tassée ne s'est pas répandue hors du pot. Il suffit qu'une main amie le redresse pour que l'ordre règne à nouveau sur la tombe. Odile aurait sans doute aimé que le pot fût légèrement décentré sur la dalle de pierre. Odile a toujours eu horreur de l'ordre et de la symétrie. Parce que c'est la mort, disait-elle. Et ce « mort » qu'elle prononçait en appuyant à peine sur le son *r* final perdait dans sa bouche un peu de sa rigueur. Odile n'a aimé que la vie. Elle l'a aimée si fort qu'elle en a eu plusieurs.



PREMIÈRE PARTIE

L'une



## I

La chaleur est accablante en ce mois de juin 1912. De la cuisine où elle range la vaisselle, Mme Délie regarde son enfant qui joue à l'ombre du grand cerisier. Elle pourrait passer des heures à contempler le spectacle silencieux que lui offre la fillette. Mme Délie n'en finit jamais de s'émerveiller devant la grâce de cette petite qui lui est née tard. Odile, se répète-t-elle, est un cadeau du ciel.

Que de chemin parcouru depuis ces temps qui lui semblent désormais si anciens où elle avait quitté la maison familiale pour être placée au château ! Elle avait alors tout juste dix ans. Ses parents n'avaient guère hésité lorsque la proposition leur avait été faite par M. de Ré, le châtelain. Il cherchait une enfant pour aider la lingère qui prenait de l'âge. Il fallait que la gamine fût habile de ses doigts, propre sur elle et pieuse. Elle était tout cela, avaient juré ses père et mère, trop heureux de libérer une place à table et la moitié d'une pailleasse au grenier. M. de Ré n'avait pas insisté pour en savoir plus sur l'enfant. Si elle ne faisait pas l'affaire, il la rendrait à ses parents qui travaillaient à son service à la ferme d'Authon. Tout comme il lui arrivait de leur retourner un chien que le père avait dressé pour la chasse et qu'il trouvait trop timoré ou trop brutal.

Mme Délie qui était encore très loin de se nommer ainsi – elle était simplement Rose ou la Rose – se souvenait

encore de sa terreur d'enfance, lorsque la lingère du château la réprimandait pour une reprise mal faite ou un point de croix irrégulier. Elle la menaçait de la dénoncer au maître qui, à coup sûr, la renverrait chez elle – elle disait « dans sa fange ». Rose ne savait pas ce que le mot *fange* signifiait, c'est un mot que personne n'employait chez elle, mais elle s'imaginait traitée comme les chiens refusés que M. de Ré expédiait en bas de la carriole d'un coup de botte dans le postérieur et qui tombaient en gémissant sur le sol de la cour. Oui, c'est cela, il la ferait grimper dans la carriole et il la jetterait comme un chien devant la porte de ses parents.

La lingère était rude mais pas méchante. Elle grondait mais ne dénonçait jamais. Elle lui avait appris très vite à tailler des caracos, des chemises de corps ou de nuit, des tabliers dans de grands coupons de percale blanche qu'il fallait d'abord mouiller et qui séchaient en devenant rêches, presque durs, comme si on les avait trempés dans l'amidon. Le coton s'adoucissait sous le fer chaud du repassage. Le coudre était alors facile. Rose aimait surtout broder des jours. La broderie était un privilège que la lingère lui accordait lorsque, au terme d'une longue journée de lessive, repassage et ravaudage, il restait encore un peu de lumière naturelle, et qu'il était trop tôt pour avaler la soupe en vitesse et filer au lit. Les soirs de juin étaient propices à la broderie. Assise sur sa chaise basse paillée, la jeune Rose rêvassait en tirant les fils de ces grands draps bis et rugueux, des draps de métis – coton et lin – sur lesquels elle brodait des jours de Venise qui, dans son rêve, étaient de minuscules fenêtres ouvertes sur des mondes infinis.

Les cordonnets de soie d'un blanc laiteux la fascinaient. Elle caressait les fils de la pulpe de ses doigts potelés, et se confectionnait de petites bobines avec les restes. La lingère distribuait les fils avec parcimonie. Pas question de gaspiller. Mais sans doute se laissait-elle attendrir par

le spectacle de cette enfant timide qu'elle avait surprise bien des fois, les yeux clos, passant et repassant sa main sur la soie tendue d'une aiguillée, pareille à un musicien inspiré caressant les cordes de son violon. Rose écoutait en aveugle la musique silencieuse de la soie.

La broderie et la couture l'avaient sauvée de la ferme. On l'avait gardée au château. Lorsque les doigts de la vieille lingère Marie étaient devenus trop noueux et gourds, on avait proposé à Rose de prendre sa place. Marie deviendrait sa conseillère. Marie était née au château, elle y mourrait. On l'avait enterrée dans le caveau de famille. C'était là l'unique manière qu'avaient les Ré de rémunérer leur personnel fidèle auquel ils ne versaient par ailleurs que quelques maigres émoluments. Ils étaient persuadés – ou peut-être feignaient-ils seulement de l'être – que ces gens-là ne sauraient pas quoi faire d'un pécule supérieur. Reposer pour l'éternité à côté des maîtres était en revanche le couronnement d'une existence dévouée. La récompense suprême. Une image terrestre du paradis.

Les ouvrages de Rose avaient séduit Mme de Ré. Elle avait présenté la jeune fille alors âgée de seize ans à sa couturière qui avait immédiatement compris que les talents de Rose ajoutés aux siens pourraient faire merveille. Rose à qui l'on avait donné une fillette, arrachée comme elle à la pauvreté des siens, pour l'aider dans ses tâches les plus ardues, avait alors découvert la volupté des tissus moelleux, des lainages fins, des velours frissons. Elle conservait pour la percale blanche cet attachement que l'on garde pour celui ou celle qui vous a appris la volupté, mais dont le corps désormais vous semble fruste et vous est devenu indifférent. On n'oublie pas un premier amour, mais on en a d'autres... Rose avait une passion pour l'étamine de laine si douce. Mais elle eut son vrai coup de foudre en découvrant le twill de soie...

Elle n'oublierait jamais cette pièce de soie blanche

dans laquelle la couturière de madame avait taillé un boléro très court et large ; elle lui avait demandé de broder à hauteur de poitrine, autour du cou et au bord des manches, un motif de feuilles de vigne et de pampres enlacés. Le boléro serait porté sur une longue robe noire. Rose avait suggéré un fil de soie épais de couleur grège marié à un fil très fin d'or mat. Elle aurait voulu que l'ouvrage durât jusqu'à la fin des temps. Lorsqu'elle évoque ce travail, elle a encore des frissons au bout des doigts. Elle se dit parfois qu'avant la naissance d'Odile, c'était son plus beau souvenir. A présent, il vient en second. Dans son cœur et sa vie, Odile aura toujours la première place...

Depuis le moment où elle s'est installée sous le cerisier, il y a bientôt deux heures, la petite n'a pas bougé. Elle est assise sur ses talons, la tête penchée. De la cuisine, Mme Délie ne voit pas son visage, uniquement ses courtes boucles blondes. Seules les mains de la fillette semblent bouger.

La chaleur est intense, une chaleur de plein été en cette fin de printemps. L'herbe roussit par plaques. La pelouse est mitée. Au château, le jardinier se plaint de la sécheresse. La Juine est basse pour la saison. Quand ils rentreront de Paris, les maîtres seront furieux si les rosiers piquent du nez ou si les derniers lys sont déjà flétris. Madame se fâchera. Madame se fâche toujours. Madame, la nouvelle madame, est plus jeune que Rose la lingère qui l'appelait Amélie et la tutoyait lorsqu'elle était enfant. C'était avant son mariage avec le jardinier Délie, avant son emménagement avec lui dans l'une des dépendances du château.

Amélie de Ré est la fille unique du couple et l'héritière des terres, de la demeure et du domaine. Elle n'a pas l'élégance de sa défunte mère dont elle a vidé les placards sans ménagement. Elle a pris sa succession sans états d'âme. Elle veille d'un œil distrait sur son vieux père

*Il ne restait plus qu'à recommencer de zéro. Qu'à reprendre le film à son début. J'ai rempli des carnets de notes, lu tout ce qui était disponible sur Odile, convoqué mes souvenirs. Je suis revenu à l'automne 54. Je nous ai revus si jeunes, insouciant.*

*– Je m'appelle Ahmed Belali, je suis tunisien. J'ai l'ambition de devenir peintre. Et toi? Odon? Quel nom bizarre! Tu étudies le droit? T'es un gars sérieux, toi. Et si on allait prendre un café?*

*Dans le fond des yeux d'Odon brille une drôle de flamme. Je ne sais pas encore qu'elle s'appelle Odile. Il fait grand beau sur Montpellier ce jour-là, et le vent souffle de la mer. Nous n'avons pas vingt ans. Nous avons la vie devant nous...*

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : BUSSIERE CAMEDAN IMPRIMERIES  
À SAINT-AMAND-MONTROND  
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2002. N° 55719 (00000)